

Communication de  
Monsieur Gilles Laporte



Séance du 4 novembre 2016



Pierre DIDIER, peintre  
Le Réel transfiguré

*Une âme bien née et exercée à la pratique des hommes se rend pleinement agréable d'elle-même. L'art n'est autre chose que le contrôle et le registre des productions de telles âmes.*

Montaigne, Les Essais, III – 3

C'est dans le Nord, ce pays où le cœur l'emporte toujours sur la tête, qu'est né Pierre Didier. Au hasard d'une étape de travail de son père.

Du côté maternel, il est issu d'une famille de scieurs de long du fameux Val d'Ajol, aux confins de Lorraine et de Franche-Comté. Quant à ses racines mâles, elles sont ancrées dans la terre de la Vôge, pays de Xertigny, un monde de laboureurs.

Parce qu'ils voulaient s'ouvrir au monde, ses grands-parents avaient migré vers la vallée de la moyenne Moselle. Dogneville ! Lieu d'atterrissage idéal, en bout de piste d'un tout jeune aérodrome où pétardaient les Farman, Blériot et autres machines volantes qui attiraient des foules de curieux. Flairant la bonne affaire, ils avaient ouvert le *Café de l'Aviation*. À leur table, les merveilleux fous volants casqués de cuir parfumés à l'huile de ricin, les rêveurs de l'air et des nuages, les futurs as de la Grande Guerre, pilotes intrépides et grands séducteurs : René Fonck, qui cumulera bientôt cent vingt-sept victoires sur des

aéroplanes surgis de l'Est, Georges Madon, ses cent cinq combats victorieux, Georges Guynemer qui enverra bientôt au tapis quatre-vingt-neuf Prussiens.

Tellement heureux, les grands-parents dans ce bistro du grand air, que leur vint bien vite un petit Louis. Passé le temps des études, le gamin deviendra saute-ruisseau pour une banque d'insupportables grippe-sous. Il prendra très vite le large, se fera engager par la Compagnie des Chemins de fer Français, s'occupera de trains, jusqu'au jour où il endossera l'uniforme de *Poilu* offert par un État convaincu que la guerre serait courte et victorieuse. Sur le quai, sa voix se mêlera à celles des autres mobilisés en route pour la reconquête de l'Alsace-Moselle : « Allons enfants de la Patrie... On sera rentrés pour les vendanges ! On les aura ! ».

Louis rentrera du front quatre ans plus tard, longtemps après les vendanges, meurtri, traumatisé à en perdre le sommeil et le goût de la vie.

Heureusement, il connaissait Delphine ! Heureusement, il retrouva par raccroc son ancien commandant des tranchées. « Je t'aime... », lui dit l'une. « Que faites-vous, maintenant ? », questionna l'autre. « Je t'aime aussi », répondit-il à l'une. « Rien ! », avoua-t-il à l'autre qui se souvenait de lui comme d'un bon soldat, fidèle, courageux, entreprenant. « Je vous engage, conclut l'ancien officier. Je suis propriétaire d'une usine dans le Nord, une briqueterie. Je cherche un directeur. Vous... si vous voulez ! ».

Mariage, malles, voyage en train, installation à Proville-lès-Cambrai.

Le poste plaira beaucoup à Louis. Il s'y donnera à fond, comme il se donnera tout entier aussi à sa famille. Des enfants naîtront bientôt : Marguerite sera la plus pressée, « Margot » la grande sœur, puis Pierre, le petit Pierre, Pierrot...

Pierre Didier !

Né à Proville-lès-Cambrai, le 1<sup>er</sup> mai 1929, jour de la fête du travail et de la conscience citoyenne, à deux pas trois enjambées d'un lieu de vieille paix royale, Le Cateau-Cambrésis, ville natale d'un beau peintre réformateur de la vision contemporaine : Henri Matisse.

Hasard ?

Prédestination !

Les Didier, Delphine et Louis se plaisent bien dans ce Nord qui les a adoptés, au milieu de leurs nouveaux amis, à la tête d'une entreprise dynamique, avec leurs enfants qui grandissent bien. Mais couper ses racines n'est pas si facile. Comme chez les végétaux, la transplantation chez l'humain ne réussit pas toujours. Il arrive parfois que, malgré les soins, la plante s'étiole, sèche sur

ped. La région est agréable, certes, les gens chaleureux, le travail du mari passionnant, et les enfants adorables, mais... mais Delphine se sent de moins en moins bien loin de ses Vosges. Le mal du pays la taraude. Elle s'en ouvre à Louis qui décide sur le champ de regagner le berceau originel.

Adieu donc le Nord, les briques de la manufacture, le partage quotidien avec des amis que l'on n'oubliera jamais, dont on gardera l'adresse. « On s'écrira ! On reviendra vous voir ! Promis ! »

La promesse sera tenue.

Retour à Saint-Dié.



Atavisme familial ? Souvenir du *Café de l'Aviation* ? Sur la prairie d'Hellieule, en bordure de la Meurthe, à proximité d'usines où des centaines d'ouvriers filent et tissent le coton, Louis a déniché un... café-tabac-épicerie. Les gens du cru ont baptisé l'endroit : « L'Île du diable ». Pour les Didier, il sera le portail des anges.

À son comptoir, à la tireuse de bière et au percolateur dont le bruit terrorise le petit Pierre, Louis retrouve les gestes de ses parents, tandis que, dans ses rayons, Delphine s'initie à ceux de l'épicière.

Ils sont si accueillants que, bientôt, boutique et bistro ne désemplissent plus. En semaine, on y vient boire un verre, acheter son sucre, ses harengs saurs et sa motte de beurre ; les samedis et dimanches, on y vient danser sous les guirlandes, et jouer aux quilles. L'affaire tourne si bien que, parfois retenus par des clients attardés, les parents oublient l'heure de passage du marchand de sable. Ces soirs-là, le petit Pierre ouvre un grand tiroir de l'épicerie, celui des nouilles et du riz, s'y couche, s'y endort aussitôt, puis file vers les rêves étoilés entrevus sur le bord de la rivière où, souvent, après la fermeture, son père l'emmène pour, ensemble, côte-à-côte, le cul dans l'herbe, écouter les oiseaux de nuit, le frôlement de soie du renard dans les herbes, et cueillir les premières étoiles.

C'est dans ce paradis terrestre que grandit le petit Pierre, entre deux expéditions de fête chez les grands-parents bistrotiers d'aviateurs à Dogneville, trois parties de pêche à la ligne avec les copains, sous l'œil protecteur de sa grande sœur Margot qui le tire parfois de la rivière quand, maladroit au guidon de son tricycle, il y a plongé... comme une pierre ! Sous l'œil aussi de Suzon, la couturière voisine, qui n'est pas avare de câlins pour ce petit bonhomme si attachant.

Un petit Pierre que fascine déjà une image, sur une étagère de la boutique : l'étiquette d'un pot de moutarde représentant une petite fille qui tient un

pot de moutarde dont l'étiquette représente une petite fille qui tient un pot de moutarde dont l'étiquette représente... Vision d'abîme ! Mieux que les dissertations édifiantes de Pascal, la moutarde de l'épicerie de l'Île au diable lui donnera une idée juste de... l'infini !

Mais le temps passe. L'enfance s'éloigne ; en même temps que le paradis de la prairie d'Hellieule. L'heure est à la grande école, bientôt... au grand restaurant.

De plus en plus nombreux sont les ouvriers à venir casser la croûte au café Didier. Pour les satisfaire, Louis s'est mis au fourneau. Il y excelle au point que sa petite table acquiert très vite la réputation d'une grande. L'idée de passer à la dimension supérieure germe alors dans la tête du couple qui cherche un nouveau lieu, trouve au plein cœur de Saint-Dié une grande maison au charme désuet, aux caves profondes, à la renommée déjà appréciable : la *Grande Taverne du Marché*.

Heureuse décision.

Le succès sanctionne leur courage !

On vient de loin passer un bon moment à la *Grande Taverne du Marché*. La table est bonne, l'esprit aussi ! Même les ouvriers en colère du Front Populaire y seront accueillis, quelques mois plus tard, les Didier ayant dressé pour eux, sur le trottoir, des tables chargées de victuailles qu'ils dévorent entre deux slogans dans les manifestations. Chantée à pleine poitrine, L'Internationale impressionne le petit Pierre.

Les patrons de la *Grande Taverne du marché* accompagnaient ainsi, à leur manière, la marche de l'Histoire !

École de *La Providence*, d'abord, où Pierrot s'amuse d'un ange de plâtre bleu et or qui hoche la tête quand on lui offre une pièce de monnaie.

École communale de la rue d'Hellieule, ensuite.

La révélation !

Son hussard noir de la République en blouse grise et cravate sombre y découvre bien vite le goût du gamin Didier pour le dessin. Il est tellement impressionné qu'il va se mettre à son service, l'encouragera, le mènera souvent dans les salles du musée municipal à la rencontre de petits maîtres et grands anciens, dont Charles Peccatte, créateur et conservateur de ce musée, Jacques Callot, Claude Gellée dont la lumière l'éblouit. Sous les voûtes du cloître, sur le parvis de la cathédrale, ce maître d'école disciple du local Jules Ferry lui enseignera les règles de la perspective.

Puis il le guidera vers la peinture, l'introduira dans le monde des initiés, ces alchimistes parfumés à la térébenthine de Venise, à l'essence d'Aspic et au vernis de Courtrai, habiles à réussir le mariage de l'huile de lin avec les pigments dont les noms évoquent des métaux rares, des pays fantastiques, ou des plantes merveilleuses.

Peindre à l'huile !

La passion d'une vie est née.

Plus de soixante-dix ans plus tard, elle le tient toujours.



1940.

Encadrées par des soldats de la Wehrmacht armés jusqu'aux dents, des colonnes de prisonniers français traversent Saint-Dié. Ils sont des centaines, des milliers, deux cent mille dit-on, dans les rues noires de monde, à porter sur leurs épaules la honte nationale de la défaite.

Devant la *Grande Taverne du Marché*, comme au temps du Front Populaire, les Didier ont sorti des tables, les ont couvertes de nourriture. Manière à eux d'entrer en résistance ! Malgré les coups de crosse et de baïonnette dans les côtes, les soldats affamés tentent de saisir au passage de quoi grignoter sur la route qui les mène aux camps de prisonniers.

Pierre sera marqué à vie par ce spectacle. Il vient tout juste de faire sa communion solennelle, mais l'angoisse le ronge désormais.

Alors, il s'évade dans le dessin et les couleurs, peint à l'aquarelle les chevaux abandonnés par l'armée française en déroute : *Les chevaux de la débâcle*, l'une de ses premières œuvres connues, émouvant témoignage de ce temps de grand désordre.

Le soir, la nuit, sous des couvertures, avec son père, il écoute la radio de Londres dans l'hôtel-restaurant familial réquisitionné par l'occupant.

Le choc de cette entrée en guerre a provoqué une crise profonde chez le petit Pierre. Il songe à devenir prêtre. On réserve sa place au petit séminaire du Saulcy. Il y entrera après quelques années de collège, et la rencontre en sixième d'un professeur qu'il n'oubliera jamais, monsieur Bon N°Guyen. Elève terne dans toutes les matières, il se révèle et brille en dessin et aquarelle, au point de rendre jaloux les copains.

Pendant les vacances, tandis que sa sœur Margot s'active en salle aux ordres des officiers nazis, il aide en cuisine, y devient un maître ès pâté lorrain, et un

spécialiste incontesté du chou à la crème. Mais la crise « mystique » le hante chaque jour davantage.

Recommandé par une amie de la famille, afin de confirmer sa vocation, Pierrot est envoyé à Reims, chez l'archevêque Monseigneur Marmottin, au milieu d'enfants de l'orphelinat créé par le prélat. Mais là, dans ce palais tendu de velours incarnat, la découverte des coulisses épiscopales l'éloigneront à jamais du sacerdoce. Il ne sera jamais prêtre !

Retour au pays, via Paris.

Séjour chez des amis de la famille qui lui font découvrir Montmartre, la place du Tertre, ses bistros, ses peintres, et... Utrillo. Conquis, gavé d'images, d'impressions et émotions esthétiques fortes, il reprend le train pour Saint-Dié, le pâté lorrain et les choux à la crème.

Mais tous ses loisirs seront désormais pour la peinture qu'il traitera, c'est décidé, à la manière d'Utrillo !

Alors, les baleines de corset de sa mère deviennent couteau, un ami au visage taillé à coups de serpe, les aux et oignons de la cuisine paternelle... ses premiers modèles. Il brosse un portrait de l'un, réussit une belle aquarelle des autres, recevant au passage par l'entremise d'André Croisier-Delacroix, dernier représentant de la famille du peintre, les encouragements parisiens de Van Dongen.

L'aventure est en marche.



Novembre 1944.

En quelques heures, après un pillage en règle, l'envoi en déportation de 943 hommes de 16 à 45 ans, allumé par des Allemands rendus fous furieux par le débarquement allié en Normandie, un terrifiant incendie anéantit Saint-Dié. Plus de 10 500 sinistrés pour près de 4 300 familles ! La Poste, l'hôpital Saint-Charles, la cathédrale, la sous-préfecture, les collèges et écoles, les tribunaux, l'orphelinat sont totalement détruits, et... le musée !

*La Grande Taverne du Marché* n'est plus qu'un tas de cendres. Le feu criminel a tout emporté, les fruits du travail de ses parents, sa toile patriotique, copie de maître, qui représentait un soldat mourant écrivant sur un mur, avec son sang *Vive la France*, et... son violon !

Rive gauche de la Meurthe, le quartier de la gare a été épargné par les flammes nazies. Louis Didier apprend que l'hôtel-restaurant *Le Point Central* vient d'y

être mis en vente par des propriétaires désespérés. Il va le visiter. Delphine l'accompagne. Ils l'achètent. La nouvelle Maison Didier est née.

Sans perdre une semaine, la famille s'équipe de bric et de broc, rassemble un minimum d'outils et de meubles, s'installe dans ses nouveaux murs, ouvre une nouvelle table qui accueille ses anciennes fréquentations et une foule de nouveaux clients poussés par la réputation d'hier encore très vive.

Margot a repris du service avec sa mère. Au fourneau, l'adolescent Pierrot prête la main à son père. Sans grand enthousiasme. Au diable les pâtés lorrains et choux à la crème, il ne rêve plus que de retourner à Paris !



Paris !

Vie de bohème, vie d'artiste, vie de jeune prêt à mordre à belles dents dans une planète des arts joufflue comme une pomme d'api.

Soir d'automne. Boulevard Saint-Germain. Promenade à deux pas du *Café de Flore*, sous les feuillages roux des grands arbres secoués par un vent tiédasse.

- Pierre ! Toi... ici ?

L'artiste en herbe sursaute.

- C'est bien toi, n'est-ce pas ? Pierre...

Derrière lui, son professeur de dessin du collège de Saint-Dié, monsieur Bon N'Guyen.

- Ça alors ! Mais que fais-tu ici ? Je n'en reviens pas ! C'est bien toi, n'est-ce pas ?

Paralysé par la surprise, Pierre regarde l'homme qui vient de l'interpeller, celui qui, après l'instituteur de la rue d'Hellieule, lui a enseigné tout ce qui l'a mené là où il est aujourd'hui, lui a donné la force d'aller jusqu'au bout de son désir de création par la peinture.

- Mais, réponds-moi ! C'est bien toi, n'est-ce pas ?

Une lueur de doute traverse le regard du professeur. Alors Pierre réagit.

- Oui... C'est bien moi...

Il n'a pas le temps d'en dire davantage.

- Que fais-tu ici ? Tu es perdu, à Paris ! Puis-je t'aider ?

Alors Pierre lui confie son rêve secret : entrer aux Beaux-Arts. Mais, à cause de la guerre, il n'a pas encore passé son baccalauréat.

- Je connais beaucoup de monde aux Beaux-Arts. Mais, pas question de passe-droit, tu sais ! C'est très rigoureux. Je peux toutefois te faire inscrire à un concours qui, peut-être, pourrait te permettre d'y entrer. Je me souviens de tes qualités. Tu en as le niveau. Si tu veux...

Pierre fait un effort pour ne pas lui sauter au cou. S'il veut ?

- Bien sûr, je veux ! Merci, Monsieur...

- Tu me remercieras après, si tu es admis. Mais pour ça, fais une croix sur tes sorties, tes balades, tes soirées de fête. Au travail, mon petit bonhomme ! Je me charge des formalités.

Il se met au travail, fréquente le Louvre plutôt que le Flore, étudie les grandes œuvres, prends des centaines de notes et de croquis.

Quelques mois plus tard, il devient le plus jeune étudiant de la prestigieuse École des Beaux-Arts de Paris.

Il n'a pas encore touché ses seize ans !



Commence alors, pour le petit Vosgien de Paris, le travail sérieux de l'apprenti peintre guidé par des maîtres admirables, et l'existence de dilettante heureux de vivre enfin ce pour quoi tout son corps lui semble fait.

Logé un jour ici, le lendemain là, au hasard des rencontres, il partage la bohème avec son complice Yannick, cousin germain du fameux Francis Blanche. Les restaurants du Quartier Latin nourrissent de temps en temps ces futurs espérés Michel-Ange vêtus de frusques militaires récupérées dans les surplus américains. Peu important les problèmes de survie matérielle : la vie intérieure est intense, le travail passionnant.

Une ombre au tableau toutefois : son professeur des Beaux-Arts a remarqué la perfection de son trait. Il veut faire de lui un graveur ! Mais l'étudiant Didier renâcle, proteste d'un vigoureux : « C'est l'huile qu'il me faut, l'huile et toutes ses nuances capables de capturer la lumière ! Rien d'autre ! ». Il le dit avec une telle force que le professeur renonce. Un ressort pourtant s'est brisé. Il continuera les Beaux-Arts, bien sûr, mais c'est chez les créateurs du moment qu'il admire, qu'il ira chercher ce qu'il ne trouve pas dans l'enseignement officiel.



Dans ces lieux de création libérée de toute contrainte, Pierre rencontre un jour celui qui devient aussitôt un peintre apprécié des amateurs d'art, son aîné d'un an déjà sûr de son style qui fera le tour du monde : Bernard Buffet. Ensemble, ils étudient. Ensemble, ils fréquentent les anciens maîtres, au Louvre et dans d'autres musées, Buffet dans les pas d'un Francis Grüber, mort depuis peu, ravagé par la tuberculose dont il admire l'apparente rigidité, la rigueur de la composition, la puissance fragile du trait en même temps que les regards d'angoisse portés sur son temps... Pierre Didier devant les œuvres des primitifs, flamands comme Jan van Eyck qu'il considère comme l'« inventeur de l'huile », le spécialiste des rendus de surfaces et des matières, ou des Italiens comme Giotto dont le symbolisme et le traitement des sujets à la manière d'icônes lui révèlent des perspectives infinies. Ensemble, Bernard et Pierrot arpentent les trottoirs de Saint-Germain-des-Prés, fréquentent *Les Deux Magots* quand ils ont trois sous, s'installent pour boire un verre et lorgner sur les filles *Chez Michon* quand ils sont fauchés. C'est là que, un jour, ils seront foudroyés par la beauté d'une jeune femme. Elle vient d'entrer au bras d'une amie, elle s'assied, commande, boit un verre... Buffet ne voit plus qu'elle, n'entend plus qu'elle dans le brouhaha, n'attendra plus qu'elle désormais ! Il la retrouvera un peu plus tard à Saint-Tropez, lui en pleine gloire déjà, elle en galère encore d'écrivain-chanteuse. Ils ne se quitteront plus, jamais ! Elle se prénomme Annabel. Quant à l'amie, le jour de l'apparition *Chez Michon*, c'était... Juliette Gréco !

La première grande porte d'atelier qui va s'ouvrir pour lui, à Paris : celle du Lorrain Paul Colin, l'artiste devenu coqueluche du tout-Paris des arts et du spectacle pour avoir signé les affiches de Joséphine Baker et de sa *Revue Nègre*. Chez lui, le jeune Didier découvre aussitôt les œuvres d'un autre Lorrain, Victor Prouvé, mort quelques mois plus tôt en Afrique du Nord, peintre à la justesse de trait fascinante dans ses *Études de jeunes filles*, ses *Études de nus*, ses paysages croqués avec une énergie peu commune, ses portraits à l'émotion à fleur de peau. Chez Colin, homme impressionnant d'une rare élégance, amant d'une superbe « Hispanita Cortes » de Belleville, il travaille dur, mais dans une atmosphère de saine jovialité. Un nu par jour ! Un bonheur à l'heure !

Le maître apprécie tellement son disciple qu'il le prend comme massier, chef d'atelier chargé d'organiser et de guider le travail des autres élèves, chargé aussi – « tâche Ô combien » agréable ! – de choisir et recruter les modèles pour les études de nus. Pierre s'en acquittera avec enthousiasme et... une irréprochable conscience professionnelle.

L'univers de Paul Colin... Pierre s'en nourrit. La technique des anciens maîtres... il la fouille, se l'approprie, en fera l'essence même de sa propre expression. Mais il lui faut encore autre chose qu'il n'identifie pas bien, qu'il sent

plus qu'il ne sait, une autre manière de s'approprier le réel, de le transfigurer. L'œuvre d'un artiste contemporain aussi redoutable qu'efficace lui semble mener dans cette direction, un peintre, sculpteur, réalisateur que personne n'ose approcher, que tous fréquentent pourtant après l'avoir surnommé : « La Brute magnifique » : Fernand Léger !

Pierre tente le tout pour le tout, réussit à se faire admettre dans l'atelier-caverne d'Ali-Baba du monstre. Il le fréquentera aussi longtemps que le Maître sera en état de parler de son travail à ses amis, ses disciples, ses innombrables visiteurs. Parce que son atelier est une véritable agora ! On vient de loin et de tous les horizons pour entendre celui qui a cheminé d'un sentimentalisme romantique postimpressionniste vers un cubisme auquel il a donné ses lettres de noblesse. Écrivains, artistes de tout poil, journalistes défilent chez lui, entendent chaque jour ou presque ses conférences, reçoivent son « enseignement ». Même un jeune tourmenté au physique déglingué vient y boire des paroles dont il fera pour beaucoup sa matière de géniale création : Serge Gainsbourg.

Le choc brutal de la « vision Léger » contre l'hyperréalisme des anciens maîtres (dont Lubin Baugin, Hugo van der Goes, Johannes Vermeer...) sera fondateur de l'œuvre de Pierre Didier. En a-t-il conscience au moment où il le vit ? Nul ne le sait, ni ne le saura jamais. Pas même lui ! Mais chaque coup de pinceau qu'il donnera désormais sera guidé par le mariage qu'il estime nécessaire du figuratif avec l'abstraction. Réunir dans une même œuvre ces deux langages paradoxaux sera son défi.



Certes Paris vaut bien une messe... profane.

Mais les Vosges l'appellent.

Il rentre au pays, y aménage son atelier, retourne à Paris peindre des décors de théâtre avec Paul Colin, revient à Saint-Dié soutenir avec son ami et architecte Jean Piantanida le projet de construction sur les ruines de la guerre d'une ville futuriste imaginée par Le Corbusier. Au restaurant familial, il partage souvent le pâté lorrain et les choux à la crème avec deux habitués dont il apprécie l'esprit et l'œuvre, l'esprit de l'œuvre : Jean Prouvé, et son collaborateur Serge Ketoff.

Ses allers-retours vallée de la Meurthe-Paris s'interrompent soudain sur ordre de l'État, car il a atteint l'âge du service national militaire.

Affecté à l'armée de l'air, il atterrit quelque part dans les Alpes, sur les rives du lac du Bourget, où il retrouve la chaude ambiance du *Café de l'Aviation*, et découvre l'endroit précis où il devra monter la garde, celui où Alphonse de

Lamartine rêvait de retrouver Julie Charles, sa chère Elvire. Fusil au côté, il y médite sur l'impermanence : *Ô temps suspends ton vol... Éternité, néant, passé, sombres abîmes, / Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?*[1]

Agréable surprise : son colonel aime les artistes ! Cet officier fera de lui un « peintre cocardier » ! Il lui confie la mission de peindre des cocardes tricolores sur le fuselage des avions de combat.

Il finira son service militaire à Méribel-les-Allues, sur des skis qui le feront glisser de jour en jour davantage sur la pente douce du retour à la vie civile.



Il n'y a pas d'errements improductifs. Chacun d'eux accroît l'ouverture d'esprit et la sensibilité de celui qui s'y hasarda, écrit le philosophe des arts Roger Caillois.

Toute expérience est donc bonne à tenter !

Alors, de Paris à Saint-Dié, toujours à mi-chemin entre les deux pôles géographiques de son cœur, il se lance dans la découverte d'ouvriers de voies nouvelles : Kandinsky, Ernst, Braque, Magritte, écoute Mahler, élargit avec eux un horizon déjà largement dégagé par Prouvé, Colin et Léger. Avec eux, il va déstructurer le réel, le tordre, le révéler dans des formes et nuances nouvelles. Il touche à la céramique. Il veut se frotter à la matière, pense déjà à la sculpture.

Pour survivre encore et toujours, il peint des miniatures sur ivoire à la manière des portraitistes des siècles passés comme Jacques Augustin, des visages léchés de Pompadour et de Marie-Antoinette, de minuscules bouquets de fleurs qu'il vend. Une seule de ces ventes lui permet de tenir une semaine à l'hôtel parisien de *La Providence*. Quand ce marché se fait capricieux, il peint pour une usine de Montrouge des cadrans de tableau de bord d'avion. Encore les avions ! Sans doute Pierre Didier est-il l'un de ces esprits facétieux de l'air qui, par leur transparence, nous invitent toujours à voir au-delà du réel, la vraie nature des êtres, des phénomènes et des choses.

Et il dessine, il dessine encore et toujours.

Il tente de déchiffrer l'indéchiffrable, de percer les mystères de la matière. Ses études de nus, de mains, ses recherches anatomiques en témoignent et révèlent aujourd'hui encore sa farouche volonté d'innover. À quoi bon passer sa vie à se donner l'illusion de créer en reproduisant sans cesse ce qui a déjà été fait ? Matisse, ce frère ch'ti de naissance n'a-t-il pas défriché un terrain propice à des semailles nouvelles ?

La musique l'accompagne quand il peint. Il aime le jazz, en joue avec les copains dans son atelier, au fond de la cour, derrière *Le Point Central*, à Saint-Dié.



1951.

Le temps d'une pause est arrivé. Courte, mais dépayssante ! Besoin de s'oxygéner le corps et l'esprit.

Avec des copains, Pierre achète une vieille guimbarde, une *6 CV Renault* de 1924, poussive mais vaillante encore. Ils la repeignent, en rose lilas avec de grandes fleurs vert pistache, prennent la route du midi, partent à Antibes à la rencontre de Nicolas de Staël et de son œuvre. Du côté de Vallauris, ils tombent en arrêt devant une affiche qui annonce une exposition de Pablo Picasso. Le lendemain, ils s'y précipitent, font un premier tour de galerie, puis un deuxième, puis un autre, suivis par des visiteurs béotiens en matière de peinture. Pierre commente pour eux les œuvres présentées. Avec passion ! D'autres les rejoignent, profitent des explications du jeune guide improvisé. Un homme l'écoute, qu'ils n'ont pas remarqué. Ils viennent d'entamer un quatrième tour. L'homme a disparu. Il a filé à l'atelier du Maître, son ami.

- Je viens d'entendre un jeune qui parle de tes toiles avec un enthousiasme étonnant.

- Tu me l'as emmené, j'espère...

- Je n'ai pas osé !

- Essaie de les retrouver. Je voudrais les connaître.

Le lendemain, très impressionnés, ils sont face au père des *Demoiselles d'Avignon*, face à l'artiste qui a livré au monde le terrible témoignage du bombardement de Guernica, durant la guerre civile d'Espagne. Le Maître les interroge, veut savoir ce qu'ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils font. Se tournant vers Pierre :

- C'est toi qui commentais mes toiles... Que fais-tu dans la vie ?

- Je suis peintre ! répond le jeune Didier.

Alors Picasso lui pose la main sur l'épaule.

Il est gigantesque. Son regard est fascinant.

- Halte là, mon ami, on n'est jamais peintre ! Par le travail quotidien, on tente seulement de le devenir, toute sa vie ! N'oublie pas.

Pierre n'a jamais oublié.

Il a toujours dans l'oreille ces mots du Maître et, à côté de son chevalet, la petite reproduction de l'une de ses œuvres qu'il a signée avant de la lui offrir.



1952

Nouvelle escapade vers le soleil des anciens. Il est seul, cette fois. A cheval sur sa *Vespa*, il parcourt l'Italie, visite les musées, y examine avec ferveur les œuvres de Giotto, Duccio, Piero della Francesca, Paolo Uccello. Il y étudie les Lorenzetti Ambrogio et Pietro, Simone Martini. Il les flaire, les dissèque comme un entomologiste le ferait d'un insecte inconnu. Il les pénètre si bien qu'ils lui livrent quelques-uns de leurs secrets. De Florence à Bologne, en passant par Sienne, la moisson sera bonne de herbes de Lumière pour sa nourriture future.

Au retour, il s'arrête à Martigues, traîne sur le port, observe les pêcheurs. L'un d'eux nettoie ses filets. Algues, menues bestioles, petits poissons et crustacés s'y trouvent pris. Pierre remarque un animal à curieux corps de sirène et tête de cheval. Il s'approche. Le pêcheur l'a suivi du coin de l'œil.

- Hippocampe ! Si tu le laisses sécher deux ou trois heures au soleil, tu pourras le conserver indéfiniment !

Pierre recueille l'hippocampe, découvre son œil, son petit museau, les cornettes dorsales qui voudraient faire de lui un monstre sans y parvenir, le drôle d'aileron, et la queue en crosse de fougère. Il suit le conseil du pêcheur. Le soir même, la bête est sèche, raide, définitivement figée dans une mort qui l'a transfigurée. Il l'emballage dans du papier de soie, enfourche sa machine, regagne les Vosges, pour sa première exposition, à Saint-Dié, dans le hall du journal *L'Est Républicain*. Un beau succès qui déclenchera une commande de décors pour le fameux *Théâtre du Peuple* de Maurice Pottecher, à Bussang, dirigé par le comédien Pierre Richard-Willm.

Puis, l'hippocampe sur le cœur, il retourne à Paris.

Puis il revient dans les Vosges.



Compagnon silencieux du peintre au travail, son hippocampe est toujours là, dans l'atelier, sur une étagère, au milieu d'objets-sujets acteurs silencieux d'un spectacle-bric-à-brac étonnant : gamelles, vieux bougeoirs, pommes crâpies, vases, robinets de cuivre, cafetières cabossées, étoffes de coton, de lin, de soie aux couleurs chatoyantes, témoins de la solitude de l'homme en recherche de

son propre mystère. L'animal sec semble veiller. Il veille ! Il va s'éveiller ! C'est l'exposition organisée par la Ville de Nancy qui va le tirer de son apparente léthargie.

Pierre a très envie de se frotter aux autres peintres lorrains, comme de soumettre son travail à l'appréciation d'un jury qu'il sait de grande qualité. N'y reconnaît-on pas, entre autres, Singier, Chapelain-Midy, Rouart, André Jacquemin que la passion du beau trait mènera à l'Institut, l'Inspecteur général des Beaux-Arts, et quelques belles signatures du monde des peintres et de la presse ? N'est-ce pas le destin d'une œuvre d'homme que d'être, un jour, offerte au public, sans afféteries ni faux-semblants, pour en être reconnue, ou... rejetée ? Et cet élan de sympathie, ou ce mouvement de rejet ne sont-ils pas nécessaires à l'artiste pour aller plus loin encore dans son travail ?

Le moment est venu.

Il choisit sa toile, l'enduit, la ponce, de plus en plus fin, en caresse le grain pour apprécier sa régularité et sa douceur, la présente au chevalet, choisit sur une étagère une vieille lanterne, en ferraille, éteinte depuis longtemps, la pose devant lui, sur un meuble à la porte entrouverte, là où se portera son regard pendant le travail, cherche l'autre objet capable d'accompagner celle-là dans son voyage vers l'éternité d'une œuvre. Son œil tombe sur l'hippocampe. Une idée germe. Et s'il l'invitait à être le deuxième personnage de sa mise en scène ? Pierre le réveille délicatement, le tourne, le retourne dans ses doigts, le présente à la vieille lanterne dans son petit théâtre, fait jouer la lumière, le suspend à un fil... Il sourit. Satisfait. L'animal momifié a trouvé sa place, sa juste place dans cette scène nouvelle. Il en sera le deuxième personnage, peut-être même le premier, celui par qui naît le sens.

Ne reste au pinceau que le devoir de fixer sur la toile le mariage harmonieux de la lanterne et de l'hippocampe, de l'inerte et du vivant car, le peintre n'en doute pas une seconde, c'est l'animal – même mort – qui va donner sa vie à l'œuvre en gestation.

Et le peintre ne s'y est pas trompé !

Il expose. On remarque le tableau. Le jury se réunit, rend son verdict, proclame :

« Premier Grand Prix d'Art Plastique de la Ville de Nancy : Pierre Didier, pour sa *Lanterne à l'hippocampe* ! »

Le petit animal ramassé sur le port de Martigues ne quittera plus jamais le peintre en devenir. Partout où se posera désormais le nom Didier, sur une toile, un dessin, une lettre, se posera avec lui, la silhouette de l'hippocampe.

L'homme et l'animal sont devenus inséparables.



S'il l'a conforté dans l'intimité de son travail, le Grand Prix d'Art Plastique de la Ville de Nancy sera aussi une aubaine pour Pierre Didier. Sa dotation lui donnera le moyen de transformer en atelier la vieille salle des fêtes de Saulcy-sur-Meurthe. Elle lui permettra aussi de reprendre la route vers l'Alsace, l'Allemagne, la Hollande et le Danemark, vers les peintres rhénans dont il veut percer les secrets. Au cours de ce périple, il étudiera la douleur et l'espérance de Matthias Grünewald dans son retable d'Issenheim, la naïveté persuasive d'une justice nue aux petits seins ronds de Lucas Cranach, la rigueur des portraits au burin du vieil Albrecht Dürer, les lumières rayonnantes de Van Dyck, et – encore et toujours – les transparences de Vermeer.

Lumière et transparence, rendu de la matière, travail sur l'essence même de l'être dans les sujets les plus humbles, telle est maintenant et pour sa carrière tout entière la recherche du peintre Pierre Didier.

Les grands anciens ont représenté l'Annonciation, le Christ en croix ou en gloire, imaginé des allégories de la Justice, célébré Charles Quint, Maximilien de Habsbourg et les puissants de leur temps.

Lui tentera de percer le mystère des oignons du *Point Central*, de la pomme, d'une vieille lanterne, d'une étoffe incarnat dont les plis révèlent l'alternance ombre et lumière si propre à la nature humaine, de boire la connaissance jusqu'à la lie dans un gobelet de métal posé sur une poutre vermoulue à côté d'une orange simplement orange dans sa peau chair de poule.

Car c'est dans le plus simple, le plus proche, le plus humble que se cachent le plus intime de soi et le plus vrai, dans la manière de les regarder, de s'y lire, de s'y reconnaître. Il le sait, maintenant, à force de rencontres éblouies avec les anciens Maîtres, et de pénétration de la matière avec ses contemporains.

Là est désormais l'objet de sa création au quotidien.

On commence à le connaître. On apprécie les fruits de son travail. On lui commande des décorations de mairie, d'orphelinat, d'école, d'agences EDF, à Saint-Dié, Corcieux, Anould... alors il peint sur les murs publics comme sur ceux, privés, du restaurant familial où il se réfugie souvent, dans la chaleur des cœurs et des fourneaux, restaurant qui deviendra aussi un lieu d'exposition quasi-permanente de ses œuvres.

On le demande à Paris, galerie Ror Volmar. Il y retourne.

Pour se donner les moyens d'une telle présence dans la capitale, il vend son atelier. Il a pris la bonne décision. Paris le plébiscite.

Puis c'est l'Éducation nationale qui lui fait les yeux doux. Le ministère lui propose un poste de professeur de dessin, à Metz. Parce qu'il a décidé de consacrer chaque jour, chaque heure de sa vie, à sa recherche, à sa création, à son exploration du monde des humbles, pour en partager les fruits avec ses contemporains, il décline l'offre.

Seul dans son atelier, il travaille.

Il travaille dans le respect des valeurs héritées des grands initiés, Sagesse, Force et Beauté, s'étonne lui-même un jour devant l'une de ses toiles récentes au mystère fascinant, une grande toile qui lui a demandé trois mois de concentration quotidienne: un rocher, un bois flotté rongé par les éléments, un coquillage dont l'ombre sur le sable accentue l'effet d'apesanteur, une plage infinie qui se confond au loin avec la mer et le ciel. Jamais une nature morte ne lui parut aussi vivante ! Il la baptise *La Grève*, la signe à l'hippocampe, la reconnaît comme le repère de sa vie qu'il ne perdra jamais de vue. Cette *Grève* infinie de l'espace maritime, lieu originel de la vie, ne le quittera plus. Elle est toujours à la place d'honneur, plus de cinquante ans après sa naissance, dans la salle à manger de sa maison d'artiste, en pleine lumière, offerte aux regards de ses visiteurs intimes. « A ce moment-là, avec *La Grève*, j'ai vraiment eu l'impression d'être sur la bonne voie, proche de mon objectif ! », répète-t-il à qui veut bien l'entendre, exprimant un curieux sentiment de reconnaissance envers l'esprit facétieux et bienveillant qui la lui avait offerte, comme si cette œuvre lui était extérieure, étrangère.

Objectif atteint ou pas, *La Grève* frappe par sa maîtrise des techniques anciennes respectueuses de la Lumière, et son engagement dans une modernité surprenante.

Elle frappe tellement, qu'une amie admiratrice lui propose un jour, LA rencontre avec LE monstre sacré du moment, le pape du surréalisme : André Breton qui vient de déclarer (je cite) « l'infériorité artistique profonde de l'œuvre réaliste sur l'autre ! » (fin de citation) Originaire de Saint-Cirq-Lapopie, village de résidence du poète dogmatique, au cœur des Causses du Quercy, cette femme a mis sous le nez de Breton qu'elle fréquente une reproduction de cette toile. Saisi, l'homme a décidé d'inviter le jeune peintre prometteur. Il veut s'entretenir avec lui, analyser son œuvre.

Alors Pierre Didier prend la route du Lot, arrive dans le village médiéval, découvre ses rues pavées, ses façades de guingois, en tire deux ou trois croquis, fait quelques pas le long de la rivière sur le chemin de halage taillé à même



la falaise, se présente enfin devant le portail d'André Breton, lève la main, saisit la poignée, va tirer la sonnette... renonce. Sa main retombe. Il regagne sa voiture, quitte Saint-Cirq-Lapopie, descend tout droit vers le sud. Il ne rencontrera jamais celui qui, pourtant, l'attendait, et que rêvaient d'approcher tous les ambitieux du moment. À la question : « Pourquoi cette fuite ? », il répond invariablement : « J'ai craint que Breton ne me laisse pas libre dans ma création ! ». Crainte justifiée : Breton aliénait tout ce qu'il touchait.

Détour par l'Espagne, Le Greco, Velasquez, Goya et Zuloaga. Pierre aurait voulu y croiser le regard de Salvador Dali, l'icône montante en pleine immersion dans sa *méthode paranoïaque-critique*. Mais le sulfureux génie n'était pas là ! Déception.



Paris. Installation dans son appartement-atelier, au 7, rue du Pot de Fer, dans le quartier Mouffetard, juste au-dessus du sculpteur Etienne-Martin, non loin de Francis Ponge et Dubuffet. Il y fréquente ses anciens compères de la Fondation Claude Bernard, le mime Marceau et Decroux, à une portée de voix du Jardin des Plantes.

Alors, lichens, cailloux des chemins, lampe à huile, bouteille poussiéreuse, souches rongées jusqu'au squelette, coquillages glanés sur des sables d'étiage, soupières de porcelaine translucide, tentures de velours, torchons de vaisselle râpés, pomme rouge, racine, chiffon pendu au clou, crâne humain édenté, chaise lorraine, pomme rouge encore, aiguillère d'argent, pierre encore, coquillages nouveaux, pomme rouge toujours... trouvent à ses yeux la grâce de traduire l'inénarrable, le discours du muet, de révéler au regardant le mystérieux rayonnement de l' « inaccessible étoile ».

Il va les peindre, les uns après les autres ou tous ensemble, les exposer à Paris, Épinal, Vittel, Aix-en-Provence et Vence, comme au *Point Central* familial de Saint-Dié. Ils lui vaudront le Premier Prix de nature morte de la Ville de Nice. Puis il les emmènera à Strasbourg, Zürich, Anvers, Londres, Sao Paulo et... dans son nouvel atelier de Saint-Léonard, *Le Vert-Bois* où, après une recherche d'effets de lumière sur sable du désert en Tunisie, il trouve son paradis de peintre.

C'est là, dans ce chalet planté chez les biches, chevreuils, lapins et renards roux de la montagne voisine, qu'il va connaître la foudre.



1968.

Dans la salle du *Point Central*, Pierre vient d'apercevoir une créature très classe. Sa grande sœur Margot le renseigne. Elle la sert chaque jour ou presque à la même table. Cette jeune femme est employée d'un décorateur local. Il est subjugué. « Qu'elle est belle ! Quelle distinction ! ». Il en tremble d'émotion. Serait-il tombé amoureux ?

Trois jours plus tard, le temps de se remettre, il ose approcher la belle inconnue. Il engage la conversation. Elle lui confie venir de Meuse, travailler dans la décoration d'intérieur... Il ose l'interrompre : « Je suis en train d'installer dans mon nouvel atelier. J'y travaille, et... j'y vis. J'aurais bien besoin de conseils pour l'aménagement de chambre, le choix d'un lit ! Pourriez-vous... ». La ficelle est grosse comme un cordage de marine. Elle peut !

Rendez-vous est pris.

Partout la France est en ébullition. Paris abat ses platanes, brûle ses voitures, asphyxie ses étudiants qui bombardent sa police à coups de pavés. Saint-Dié résonne des slogans de ses manifestants.

Éliane Jacquin – c'est elle – arrive au *Vert Bois*, armée d'un double-mètre, d'un carnet à dessin, de papier cristal pour les plans d'aménagement, et de... son charme.

Elle n'en sortira que la révolution de mai passée, sans mètre ni papier cristal, mais un projet de mariage dans le cœur.

Une fée est entrée dans la vie de Pierre Didier : Éliane, une inspiratrice, protectrice, associée, amante, épouse, agent d'artiste, la mère de ses enfants qui naîtront bientôt de leur union : Géraud d'abord, futur dramaturge, puis Nicolas, futur architecte.

Avec elle et par elle, l'expression du peintre change. Certes ses objets familiaux sont toujours très présents, veillés par l'hippocampe, mais la femme fait irruption dans l'œuvre, dans *Le Temple de l'Amour*, *La Captive*, *Le Soleil à la Rose*, *La Porte Saint-Denis* échouée sur une nouvelle grève, *La Belle Endormie* en reflet sur une coupe-miroir, *La Femme Fleur* éclore dans la haute futée, ou *La Jeune Sibylle* au regard troublant sous les ailes d'une racine devenue aigle à l'envol.

La Femme est là, désormais, dans ses voyages intimes, dans son quotidien de vie, dans ses projets d'artiste. C'est Elle qui va l'accompagner, le soutenir, lui garantir l'inépuisable source d'énergie dont il a besoin pour peindre, peindre encore, peindre toujours. Respectueuse de sa trajectoire, elle l'assiste, le conseille dans ses choix de maillons professionnels entre ses amateurs et lui, le libère

des contraintes matérielles, dégage son chemin comme le fait le paysan dans la neige fraîche pour ouvrir la maison sur le monde.

Le Monde ?

Il est désormais à sa portée !



Le Japon lui ouvre ses portes. Des amateurs d'art y acquièrent une belle série de ses toiles. Paris le redécouvre. Il entre chez Jean-François Gobbi, fameux marchand de tableaux. Dans sa galerie, il partagera l'espace avec Renoir, Rouault, Mondrian, Fautrier, Dali... Et la Ville de Saint-Dié décide d'offrir un « Pierre Didier » au président de la République Georges Pompidou, grand amateur d'art, qui déclare tout de go (je cite) : « Je viens de découvrir un apport personnel et nouveau au surréalisme » (fin de citation).

Une nouvelle fois, il lui semble indispensable de retourner à Paris.

Première étape sur la route de la capitale : Laheycourt, le pays d'Éliane, au cœur de cette Meuse qu'il ne connaissait pas, qui l'adopte aussitôt.

Puis il s'installe à Versailles, le temps de s'apercevoir que la vie urbaine qu'il a aimée autrefois n'est plus faite pour lui. Il a maintenant besoin de grands espaces, ceux entrevus aux États-Unis où il vient de faire un saut de puce pour trouver les matériaux nécessaires à sa série de toiles à venir qu'il baptisera *Série américaine*, les grands espaces de Meuse, les grands espaces des Vosges !

Retour à la case départ, à Laheycourt d'abord, demeure de la famille Jacquin, au cœur d'une campagne semée d'étangs qui lui inspirera de nombreuses toiles et aquarelles, puis à Saint-Dié où le brillant et généreux Albert Ronsin, conservateur du musée, a décidé d'organiser la première grande rétrospective de son œuvre.

Saint-Dié, enfin... définitivement !

Les Didier y achètent une chaumière nichée dans le parc d'un grand château. Parc profond, paix, nature comme un cocon, épanouissement artistique et amour partagé... Ils vont y traverser la période la plus paisible, la plus productive, la plus heureuse de leur vie. Même si, parfois, les fins de mois imposent une rigoureuse existence d'ermite. Mais, là encore, l'harmonie, même douloureuse, est au rendez-vous. Après tout, la chaumière ne s'appelle-t-elle pas... *Le Petit Ermitage* ?

Avec Éliane, les enfants Géraud et Nicolas, les voyages « initiatiques » dans et hors atelier, l'horizon du peintre s'est ouvert. Les paysages sont devenus larges et profonds. Ceux esquissés aux États-Unis, comme *La Gème Avenue*

à l'Indien, l'impressionnant *Grand Canyon*, ou sa *French Pollution* qui balade une locomotive dans les cieux d'une ville bleue dont les confins rongent une lumière blafarde, comme aussi, chez nous, le *Paysage à l'Émeraude*, ou cette *Nature Morte au Fond de Vallée* où deux poires dorées sur un plat d'inox lui-même posé sur un drapé de velours émeraude à côté d'un pot en faïence blanche, semblent symboliser l'éclat lumineux de la vie dans un monde d'infini abandon aux ténèbres.

Pierre Didier aurait-il atteint l'objectif aperçu avec *La Grève*, qu'il s'était fixé à ses débuts, au temps où il faisait se tutoyer les conceptions des Paul Colin, Fernand Léger, Baugin, Cranach, Vermeer et les autres ?

Les critiques répondent pour lui, *L'Est Républicain*, par exemple, qui écrivait en décembre 1975 (je cite) :

*Ce peintre qui connaît depuis des années la célébrité dans les salons et les expositions des capitales européennes, en Amérique du Sud et même au Japon, reste un artiste simple et discret, poursuivant en solitaire une carrière ponctuée de toiles qui sont autant de chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine.* (fin de citation)

Ou le critique et écrivain d'art Raymond Charmet, peu de temps avant (je cite) :

*Pierre Didier mêle la finesse technique des peintres de la Renaissance, l'esprit surréaliste et la modernité hyperréaliste dans des toiles issues de ces trois tendances qui pourraient s'intégrer dans la « nouvelle figuration »* (fin de citation).

« Chefs d'œuvre de la peinture contemporaine... nouvelle figuration... »

Mais aussi « artiste simple et discret, solitaire... ».

Trop discret ? Trop amoureux d'une solitude qu'il juge seule capable de libérer l'esprit pour le travail difficile entrepris ?

Pierre Didier n'est pas artiste du superficiel, encore moins de la distraction. Il invite à la descente en soi, à la meilleure connaissance de soi pour se mieux respecter soi-même afin de mieux respecter l'autre et le monde.

Noël Nel, universitaire de Nancy II, l'a bien compris qui lui consacre à ce tournant de sa vie de peintre un superbe ouvrage, une (je cite) « invitation à la promenade » dans une œuvre en cours, sur des « chemins que l'aventure d'un artiste a empruntés depuis trente ans. »<sup>[2]</sup> (fin de citation)

« Aime ton prochain comme toi-même ! » ordonnent les Écritures.

Même quand il doit se représenter lui-même dans des manifestations publiques destinées à lui rendre un hommage mérité, comme en cette année 1992 où Jacques Chirac l'invite à exposer en la Mairie du 16<sup>ème</sup> arrondissement

de Paris, il n'oublie pas cette injonction sacrée qu'il a faite sienne. Sitôt les projecteurs éteints, vidées les coupes à bulles, mâchés les petits-fours, Pierre Didier rentre dans sa tanière-chaumière, retrouver sa femme, ses enfants, ses toiles, ses brosses et pinceaux, et ses chevreuils du parc. Il n'est pas de ce monde des oisifs dont la survie s'alimente des fruits du travail des amoureux de l'ombre et de... la Lumière.

Son univers est celui des sages, des inconditionnels du Beau, de la pierre de ces « chemins d'aventure » devenue pépîte, du réel transfiguré.



1994.

L'Orient appelle notre artiste. La Société Nationale des Beaux-Arts dont il est membre décide de l'introduire en Chine. Il lui confiera sa série des *Antagonistes*, sa toute nouvelle voie de recherche esthétique et philosophique. Ses toiles seront accrochées aux cimaises du prestigieux Musée des Beaux-Arts de Chine à Pékin, puis au Musée du Zhéjiang Hangzhou de Shangaï. Il y sera très remarqué et salué comme l'un des artistes emblématiques de la peinture française de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle.



9 juin 1996.

La foudre, une nouvelle fois. Destructrice, celle-là !

Les Didier rentrent d'un voyage à Séville. Ils y ont retrouvé avec bonheur leur fils Nicolas qui termine sa dernière année d'architecture dans le cadre du programme universitaire européen *Erasmus*.

Ils sont en Meuse, dans la propriété familiale des Jacquin.

À son chevalet, Pierre peint. Par la fenêtre, il aperçoit Éliane. Elle passe la tondeuse dans le parc. Elle le voit, lui fait un petit signe de la main. Il lui répond, peint encore, peint toujours.

Soudain, le bruit de la tondeuse s'arrête. Silence. « Elle a fini... » pense Pierre. Il pose les pinceaux, s'apprête à la rejoindre, jette un coup d'œil...

La tondeuse, au milieu de la pelouse encore haute. À côté de la machine... Éliane, allongée dans l'herbe ! Pierre hurle, se précipite, s'agenouille, prend sa femme dans ses bras, l'appelle, lui baise le front, les lèvres, l'appelle...

Elle ne lui répond pas, ne lui répondra plus jamais !

Éliane est morte, foudroyée par une rupture d'anévrisme.

Il s'effondre.



Le temps sera long de la remontée à la surface après une telle noyade !

Mais les deux fils sont là. Ensemble, les trois survivants de la catastrophe vont réapprendre à respirer, à reconnaître la vie autour d'eux, à domestiquer un quotidien désormais rebelle.

Géraud, au théâtre, où son talent lui vaut de recevoir de belles responsabilités, à Strasbourg, à Dijon, dans le Nord maintenant (comme c'est curieux !), partout où les scènes ont besoin d'un dramaturge et concepteur de spectacles de sa qualité.

Nicolas, à sa table à dessins, dans un cabinet d'architectes où il finit de laisser éclore ses belles dispositions, puis en solitaire, jusqu'à devenir un magicien de l'espace, puis à une chaire de professeur.

Ensemble, ils font le projet de construire une maison, leur maison, la maison d'artistes qu'ils sont tous les trois, une maison de béton et de verre, d'air et de lumière, accrochée à une colline de Saint-Dié-des-Vosges, là où désormais, et pour toujours, sont profondément ancrées leurs racines.

Ils la construisent.

Dans l'atelier bâti en plein ciel, face au *Paradis*, au *Purgatoire* et à l'*Enfer*, trois lieudits de la colline d'en face qui aiment jouer, chaque jour, avec le soleil du couchant, les brumes d'automne, les neiges de janvier, la mauve dorée du levant, le désir de création renaît.

Pour le conforter, la Ville de Saint-Dié-des-Vosges organise au Musée Pierre Noël, en 1999, une grande exposition consacrée entièrement aux œuvres de Pierre Didier.

Son *Re table aux objets trouvés* y fait forte impression. Peut-être l'annonce d'une résurrection !



Et le Département suit.

2007. Novembre-décembre.

Durant deux mois, le Conseil général des Vosges accueille l'artiste et ses œuvres dans son Espace culturel Charles de Gaulle. De la première aquarelle

*Les chevaux de la débâcle* à la peinture la plus récente qui sent encore bon la térébenthine : près de soixante-dix ans de création !

Hommage officiel à un artiste universel, geste de reconnaissance envers un homme vrai, discret, qui connaît le sens profond du mot Fraternité, un bel élan du cœur vers un être qui, depuis toujours, sait que le bonheur ne se connaît que dans le partage de la Lumière.



2008.

Nancy. *L'Association des Artistes Lorrains*, en partenariat avec la Ville de Nancy, fait de Pierre Didier l'invité d'honneur de son grand Salon Annuel. Dans une vingtaine de toiles d'une force et d'une audace intactes, dont *Golgotha*, *L'Améthyste à la pomme*, et *L'Étagère de l'atelier*, il y donne la preuve d'un éclatant dynamisme.



2010.

Il est debout. Son œil rayonne. Et son visage, et tout son être.

Sur une nappe blanche dont les plis, marqués par le fer brûlant, rappellent la nécessaire soumission à un ordre respecté parce que reconnu, lui – citron –, elle – orange, au centre, au cœur, au plein ventre de la toile –, et la pomme, toujours la pomme, dans les limbes du passé, plus loin d'Elle que lui, illuminent l'atelier.

Sur le chevalet, en cours de naissance au monde, Elle, ronde à caresser à pleine paume, chevelure à perdre la vision du dehors pour mieux voir au-dedans, attend. Regard posé sur l'invisible, visage de paix laiteuse, cheveu figé mais tellement vivant, Elle attend l'éternité. À moins qu'Elle ne la soit déjà, Elle, Femme, cette absence-présence du temps, cette apesanteur essentielle, cette origine de toute vie. Et l'homme qui la convoite rampe vers Elle comme le ver chassé de la pomme. L'homme...

Il faudra bien un Prométhée pour, derrière l'orange orange, rendre à cet homme sa vraie place, là-bas, dans une boule-bulle, perché sur un pauvre piédestal jaune de machine agricole devant sa toile à venir... sa vraie place !

La fausse : celle du bon voyeur, du visionnaire !



2016.

Chaque jour, infatigable, dans l'atelier perché en plein ciel de sa maison de béton et de verre, le peintre travaille encore à ses *Antagonismes*, toiles d'une rare richesse symbolique, fruits d'une vie de recherche sur l'essence même de l'âme humaine et le Beau.

Il est debout. Il a posé son pinceau. Il me regarde. Sur le papier, là, devant nous, l'hippocampe frétille toujours.

Loin devant, le ciel s'incline. À flanc de montagne, la nuit s'installe. Le Paradis rejoint l'Enfer qui tord le nez au Purgatoire. Les âmes virevoltent. Les saints bâillent. Les diables s'assoupissent.

Est-ce la paix qui se pose avec l'obscurité sur la maison du peintre ?

Qui, demain, surgira du néant ? Vous ? Moi ? Peut-être...

Car demain sera un autre jour pour l'homme au regard d'ange.

Et, comme hier, comme aujourd'hui, ses deux petites fées Lola et Elsa dans les bras, cet homme simple cultive, dans sa maison de verre, en alternance avec le pictural, un art nouveau pour lui, cher à Victor Hugo :

L'art d'être grand-père !



## Notes

[1] Lamartine Alphonse de, *Le Lac - Les méditations poétiques*, 1820.

[2] Nel Noël, *Pierre Didier, Imagier de l'insolite*, Presses Universitaires de Nancy - 1984.